



Introduction du séminaire. H/histoire: L'individuel et le collectif . L'intime et le politique

Mireille Hilsum

► **To cite this version:**

Mireille Hilsum. Introduction du séminaire. H/histoire: L'individuel et le collectif . L'intime et le politique. 2011. hal-01791535

HAL Id: hal-01791535

<https://hal-univ-lyon3.archives-ouvertes.fr/hal-01791535>

Submitted on 14 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

H/histoire

L'individuel et le collectif

L'intime et le politique

Mireille Hilsum

Marge/CEDFL

16 novembre 2011

Le choix des termes comme la période proposée sont fondés sur ce qui fait l'originalité et la diversité de notre équipe : la diversité des siècles (XVIII^e, XIX^e, XX^e siècles), des disciplines (littérature française et comparée, littérature espagnole, stylistique, sociologie du cinéma). Commencer par le XVIII^e siècle me semble aller de soi : on peut, sans doute trop rapidement, le qualifier de siècle de l'invention de l'individu si l'on songe à Rousseau, en oubliant Montaigne, d'un individu qui se vit non séparé du monde, « où les sujets s'affirment constamment comme historiques, l'intime [y] a bien sa place, si on le comprend non comme l'envers ou la marge de l'Histoire, mais comme son « dépôt » profond dans des consciences déchirées »¹. La naissance d'une dualité qui n'est pas nécessairement pensée comme conflictuelle appartiendrait au premier XIX^e siècle. Selon Damien Zanone, chez Stendhal, chez Desbordes-Valmore, chez Sand, chez Michelet, « l'histoire s'intériorise, l'individu se pense en elle et la pense en soi »². Avec Michelet, la conscience de soi est à la fois intime et civile. L'individu moderne se sait double désormais, citoyen et pure intériorité³. Voilà pour le choix des dates, des frontières du corpus que nous allons envisager tout au long de cette année.

Quant au choix des termes, il s'agit, dans mon esprit, d'empêcher de rabattre les questions que nous allons soulever ensemble sur des problématiques génériques, et particulièrement de les ramener à la seule question, discutable et discutée, de l'opposition entre mémoires vs autobiographie : les spécialistes des Mémoires, Marc Hersant (pour les XVII^e et XVIII^e siècles) et Jean-Louis Jeannelle (pour le XX^e siècle⁴) qui interviendront dans le séminaire, ou encore Damien Zanone pour le XIX^e siècle, ont

¹ Marc Hersant. Les citations sans références sont extraites des présentations de communication rédigées par leurs auteurs.

² D. Zanone, *Le Moi, l'histoire. 1789-1848*, ELLUG, 2005, p. 20.

³ *Ibid.* p. 13.

⁴ J.-L. Jeannelle, *Écrire ses mémoires au XX^e siècle*, Gallimard, 2008.

montré ce que l'opposition Mémoires/autobiographie doit précisément à l'Histoire, pas seulement littéraire, et ce qu'elle fige, anachroniquement, en proposant de ne voir dans les Mémoires que « le récit d'une vie dans sa condition historique » (J.-L. Jeannelle) et dans l'autobiographie que le récit d'une vie individuelle, mettant l'accent sur l'histoire de sa formation selon la définition de Lejeune. « Les Mémoires, [écrit Marc Hersant dans la présentation de sa communication] autrefois opposés à l'autobiographie comme un genre voué à dessiner un destin individuel de l'extérieur, sans envisager le développement singulier d'une personnalité et sans rendre publique la dimension intime de son existence, ont connu leur période principale de développement à une époque où l'autobiographie telle que définie par Lejeune n'existant pas, l'opposition est de toute façon d'un rendement médiocre ».

De même l'écriture en première personne, qu'elle relève ou non de l'autobiographie au sens strict, ne prélève pas dans l'intime ce qui échappe ou échapperait à l'Histoire. Elle ne relève pas seulement d'un « je suis né » vs « Bonaparte est né » pour reprendre les incipit imaginés par D. Zanone, pour chacun des projets dont naissent autobiographie et Mémoires⁵. Écrire sur soi ne relève pas d'un projet, dont les bouleversements, au XX^e spécialement, tiendraient aux seuls développements des sciences humaines. L'écriture en première personne nous intéresse ici en ce qu'il ne s'agit pas seulement de se dire mais d'écrire sur soi pour résister, comme le montre l'ensemble des travaux de Carine Trevisan dont nous avons ici, à la bibliothèque de Marge, le beau livre consacré aux « Fables du deuil » pendant et après la première guerre mondiale. Cette fonction n'apparaît ni ne caractérise en propre la seule écriture de soi au XX^e siècle, spécialement au régime totalitaire. C'est elle que reconnaît Sabrina Giai-Duganera dans les *Carnets* que Joseph Joubert laissa à sa mort, en 1824, dont elle viendra nous parler.

H/histoire donc. Les termes et la barre ne renvoient pas non plus au jeu ou au battement du fictif et du factuel, de la fiction et de la diction, problématique reprise dans le n°165 du *Débat* intitulé « L'histoire saisie par la fiction ». La question soulevée par ce n° est celle de la concurrence entre l'Histoire comme discipline et la littérature. Il

⁵ D. Zanone, *Écrire son temps de 1815 à 1848*, PUL, 2006., 113.

s'agit d'analyser de ce que l'Histoire prend ou reprend à la Littérature tout au long du XX^e siècle et inversement de ce que la littérature reprend à l'Histoire des Historiens (la trace spécialement). L'interrogation porte finalement sur le droit ou non des romanciers à se saisir de l'Histoire majuscule. A quelles conditions, en vertu de quel pacte éthique, peuvent-ils le faire ? Les exemples sur lesquels tous reviennent dans ce n° sont significatifs : il s'agit des *Bienveillantes* de Jonathan Littell et de *Jan Karski* de Yannick Haenel, livres qui nous intéressent moins en qu'ils interrogent les frontières entre des pratiques voire des disciplines (écrire l'Histoire en historien / en romancier) que parce qu'ils prennent peut-être la place de Mémoires qui n'ont pas été écrits ou qui ne sont plus lus : par un bourreau nazi inventé par Jonathan Littell à partir d'une documentation monstrueusement exhaustive, par un acteur réel de l'histoire, filmé par Lanzmann dans *Shoah*, chargé (comme vous le savez sans doute) par les dirigeants du ghetto de Varsovie, de l'impossible mission de sauver les juifs d'Europe. C'est bien l'articulation des deux histoires qui est au cœur des deux livres, comme de bien d'autres au XX^e siècle. Héritiers du roman historique, ils indiquent que le genre, loin d'être caduc, est aujourd'hui souvent hybride, marqué par l'inscription d'un Je dans la matière historique du livre. Que le romancier se souvienne de sa propre histoire à l'intérieur de celle qu'il raconte, comme Aragon de la débâcle de 40 à l'intérieur de *La Semaine sainte* : exemple sur lequel s'arrête longuement Philippe Forest dans un bel article de ce même n° du *Débat*. Ou qu'il s'interroge sur ce qu'il est en train de faire comme Yannick Haenel qui a déclenché tant de foudre pour avoir imaginé un Roosevelt, anachronique, indifférent aux sorts des juifs. C'est aussi le cas de Laurent Binet dans *HHhH* qui raconte l'assassinat de Heydrich, le planificateur de la Solution finale, en rompant son récit par l'intrusion de ce qu'on pourrait (reprenant le terme employé par Lejeune à propos de Perec) d'un discours du scrupule (exemple : « A neuf heures, enfin, le premier char allemand pénètre dans la ville. En fait, je ne sais pas si c'est un char qui pénètre en premier dans Prague »⁶).

Histoire/histoire : en quel sens ? comment comprendre le battement ? L'histoire avec sa « petite hache », c'est à la fois la sienne propre, à la façon de Perec dans *W*, et

⁶ L. Binet, *HHhH*, (2009, Grasset), Livre de poche, p.130-131.

celle qui n'entre pas dans la grande. *W ou le souvenir d'enfance* est, pour moi, le livre même du battement, précisément en ce que ses deux versants (fictif/autobiographique) articulent, chacun à leur manière propre, l'individuel et le collectif. Qu'il s'agisse dans la première partie de l'histoire de Gaspard Winckler partant à la recherche de l'enfant dont il porte le nom ou de celle de l'auteur qui en fait de même. Ou, dans la seconde, de l'allégorie des camps présentés tout d'abord sur le modèle de l'utopie via la description d'une Cité olympique, croisée avec l'évocation de l'enfance à Villars où Cyrla Perec envoya son fils pour le mettre à l'abri de l'extermination. La question que pose le livre et autour de laquelle il est construit est celle du lien (rompu par la guerre et par l'extermination) entre moi et tous les miens. C'est ce qui fait écrire Perec. « J'écris : j'écris parce que nous avons vécu ensemble, parce que j'ai été un parmi eux, ombre au milieu de leurs ombres, corps près de leur corps ; j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture [...] ⁷ ». Histoire singulière tout en ne l'étant pas, dont la saisie impose l'invention de nouvelles formes d'écriture, hybride, impure, croisée. Et souvent, chez d'autres que Perec, l'« alliance » du texte et de l'image.

L'histoire est aussi celle qui n'entre pas dans la grande, celle des anonymes, minuscules, et autres gens d'en bas dont l'histoire discipline s'est saisie depuis les travaux de Daniel Roche (*Journal de ma vie. Jacques-Louis Ménétra. Compagnon vitrier du 18^e siècle*⁸) ou ceux plus connus d'Arlette Farge et d'Alain Corbin (*Le Village des cannibales*⁹), dont la littérature s'est également saisie, tout au long du second XX^e siècle. Pensons à la génération bien connue des années quatre-vingt, à Michon ou à A. Ernaux dont viendra parler Laurent Demanze. Il s'agit de l'histoire de ceux qui sont censés n'avoir accès ni à l'Histoire majuscule ni à la parole : *Des Hommes* pour reprendre le titre du roman de Mauvigner. Nombre des écrivain/es étudiés dans le volume des « Cahiers de Marge » consacré aux littératures de la guerre d'Algérie témoignent de ce projet. L'écriture de leur histoire (qu'il s'agisse de celle des appelés ou de celle des harkis) a alors une fonction de réparation. Il s'agirait d'écrire contre l'oubli, comme le proclame Modiano rendant hommage au travail de Serge Klarsfeld

⁷ *W ou le souvenir d'enfance*, Gallimard, « L'Imaginaire », p. 63.

⁸ D. Roche, *Journal de ma vie. Jacques-Louis Ménétra. Compagnon vitrier du 18^e siècle* Ed Montalba, 1982

⁹ A. Corbin (*Le Village des cannibales* Aubier, 1990).

qui aboutit à la publication du *Mémorial de la déportation des juifs de France*. Mais il s'agit aussi, du même coup, de se relier, sinon au collectif, à une forme ou à une autre de collectivité, du moins aux ascendants, réels ou imaginaires, à leur histoire transformée comme chez Modiano en « préhistoire » qui hante celle du sujet écrivain. Chez Modiano, comme chez bien d'autres au XX^e siècle, le mort saisit le vif. C'est encore le cas dans l'histoire des minuscules dont parlera Belen Hernandez Marzal dans la dernière séance du séminaire à partir du livre de Dulce Chacon : *La voz dormida (La voix endormie)*.

Les manières dont l'Histoire majuscule se saisit de l'histoire minuscule ne peuvent qu'être différentes, selon les époques ou les siècles, et selon les pays. Si j'en reste au XX^e siècle, qu'en est-il en Allemagne, pendant et après le nazisme ? En Espagne sous et après le franquisme. En URSS puis en Russie : comment définir /redéfinir l'individu sous Staline ? après Staline ? *Vie et destin* (achevé en 1960 mais publié en 1980) de Vassili Grossman semble esquisser une conception de l'individu pré- ou post-politique qui renoue sans doute avec celle de Dostoïevski, opposant aux doctrines du bien et du mal sur lesquelles sont ou seraient fondés les totalitarismes, « une petite bonté individuelle, particulière », la « petite bonté privée d'un individu, qui s'incarne en un Ikonikov par exemple¹⁰.

Revenons un instant sur le cas de l'Allemagne. Bien des choses permettent de rapprocher les œuvres de Modiano d'une part, de celles de Sebald de l'autre auquel sera consacrée l'avant-dernière séance tant son œuvre est au carrefour des questions qui nous intéressent, comme nous le montreront Lucie Campos, Martine Carré et Raphaëlle Guidée. Sebald est né allemand en 1944. Son œuvre, comme celle de Modiano, est l'œuvre d'un « survivant ». Comme chez Modiano encore, les traces ont remplacé les ruines des *Mémoires d'outre-tombe*. Ses textes sont coupés de documents, de photographies provenant de ses propres archives et prêtées parfois à ses personnages de fiction, à Austerlitz par exemple dont nous parlera Martine Carré ; Jacques Austerlitz est un personnage de fiction qui découvre ce qu'il a toujours occulté : son histoire d'enfant juif sauvé, comme Perec ou comme G-A Goldschmidt par des parents qui se sont séparés de lui, l'envoyant au loin. Sebald, comme Modiano encore, est un romancier de la hantise. Mais il n'y a pas chez lui de posture à « la Chateaubriand ». Pas

¹⁰ Voir Alexis Berelowitch, *Le Débat*, op. cit., p. 172.

d'insistance sur la figure du témoin, seul à préserver et à transmettre les traces de ceux qui, sans lui, seraient voués à une disparition radicale. Il est de plus le témoin d'une autre histoire que « la nôtre », comme le montre *De la destruction comme élément de l'histoire nationale* : le livre, publié en 1999, qui recompose deux conférences et un essai, interroge le tabou qui a porté, dans la littérature allemande et dans la société allemande, sur les bombardements alliés de l'Allemagne nazie, et plus largement la cécité de l'Allemagne devant sa propre Histoire, comme le note Sebald dans l'avant-propos : « Malgré les efforts mis en œuvre pour tenter, comme dit l'expression, de surmonter le passé, il semble que nous, Allemands, soyons devenus aujourd'hui un peuple étonnamment coupé de sa tradition et aveugle face à son histoire. Nous ne connaissons pas, pour nos modes de vie passés et les spécificités de notre propre civilisation, cet intérêt passionné qui, à titre d'exemple, se manifeste partout dans la culture britannique. Et lorsque nous regardons en arrière, en particulier vers les années trente à cinquante, c'est toujours pour détourner les yeux de ce que nous voyons. De ce fait, les productions des auteurs allemands postérieures à 1945 sont, à maints égards, le fruit d'une perception incomplète, voire fautive, du monde et de soi, d'une conscience que se sont façonnée ceux qui écrivaient pour asseoir leur position extrêmement précaire dans une société sur l'ensemble de laquelle, ou presque, pesait le discrédit moral. »¹¹

Qu'on m'excuse de ne prendre mes exemples qu'en XX^e siècle, il appartiendra au séminaire d'enrichir la gamme, mais ce sont ces différences, ces histoires à la fois majuscule et minuscule, que j'aimerais voir périodiser et se préciser tout au long de ce séminaire, qu'il aurait fallu pourvoir construire, chronologiquement mais les calendriers de chacun d'entre nous ne l'ont pas permis.

Revenons au choix des termes, au choix des autres termes : la question de l'individuel et du collectif pose celle des liens que l'individu retisse en démocratie. S'il est vrai, comme l'écrit Tocqueville, que « la démocratie fait oublier à chaque homme ses aïeux, [...] lui cache ses descendants et le sépare de ses contemporains »¹². En démocratie, écrire, pas seulement des Mémoires globalement destinés à la postérité, pas

¹¹ Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire nationale*, (1999), Actes sud, p. 10-11.

¹² A. de Tocqueville, *de la démocratie en Amérique*, GF, 84, t2, p.127.

seulement des *Je me souviens* ouverts aux lecteurs pour qu'ils inscrivent leurs bribes de souvenirs « égo-générationnels » sur les pages blanches du volume à la manière de Perec, n'est-ce pas reforger ou tenter de reforger du lien avec les ascendants comme avec les contemporains ? tenter de sortir du solipsisme qui guette l'individu moderne ? Le XX^e siècle voit se poser avec une constance particulière la question du « nous » : de la place du « je » dans un « nous », ancré dans une histoire à la fois singulière et collective, dans une culture ou une contre-culture. Je ne pense pas, en disant cela, aux cultures politiques (celle du PCF au lendemain de la guerre) ou aux mémoires de la déportation (mémoires politique, juive, tzigane ou homosexuelle) qui sont des objets d'étude pour les historiens et les sociologues. Mais à ce qui s'en rejoue dans les œuvres de ceux qui furent des acteurs majeurs ou les témoins de leur temps. Qu'en est-il singulièrement du « je » après le désastre, la faillite de l'utopie communiste ? Quand « l'heure du nous a sonné », comme l'écrivait Aimé Césaire en octobre 1956¹³. Aragon est celui dont attendre des Mémoires. Comme de Victor Hugo, ainsi que le note J.-L. Jeannelle. Non seulement il n'en écrira pas¹⁴, mais les fractures de l'Histoire (celle de 1940, surdéterminée par celle de 1956) se soldent chez lui, à la fin des années soixante, singulièrement dans la version réécrite des *Communistes*, par un passage à l'image tout à fait spécifique. Quelle image ? Pas de celles qui circulent (dont nous avons parlé au colloque sur *L'inactualité* organisé par Gilles Bonnet¹⁵), pas non plus les photographies d'archives d'un Sebald, mais un détail du *Triomphe de la Mort* de Breughel présenté par Aragon comme une « photographie » de Dunkerque en 40 ; le détour par la peinture et par l'inactualité lui semblent la seule réponse possible au double constat de la faillite du langage et de l'impossibilité de la transmission. Il y a là, dans cette infraction aux codes du roman beaucoup plus que le reflet des fractures de l'Histoire. Ce n'est pas l'impossibilité de dire « je » mais de mettre en mots qui est en jeu ici¹⁶ et qui atteint, à mes yeux, son paroxysme dans *Je n'ai jamais appris à écrire ou Les incipit*. Le livre, publié en 1969, un an après l'écrasement du printemps de Prague,

¹³ lettre de démission du PCF adressée à Maurice Thorez, le 24 octobre 1956.

¹⁴ Sauf morcelés dans l'Œuvre poétique, où le survivant qu'est alors Aragon recueillera les traces, les documents attestant de la pensée et de l'œuvre des disparus d'une histoire à transmettre aux jeunes gens des années 70.

¹⁵ « L'inactualité. La littérature et-elle de son temps ? », colloque organisé par Gilles Bonnet, à l'Université Jean Moulin-Lyon3, les 13 et 14 octobre 2011.

¹⁶ Cf à la même époque, dans *La Mise à mort*, « on ne peut pas se faire le témoin de ce qu'on n'a pas compris » (1965, Gallimard, coll « Blanche », p. 50)

réserve aux images, définies comme espace de l'enfance et du secret, l'aveu du désastre collectif mais aussi, à mes yeux toujours, la proclamation d'un amour qu'André Breton n'a pas voulu entendre. L'heure du Nous a sonné, celle du Tu aussi. Reste à écrire, non plus le destin imaginaire d'un Géricault, mais dans les marges de l'œuvre d'un autre peintre, Matisse, mort comme Breton, quand Aragon publie son *Henri Matisse, roman*.

C'est une autre forme — non politique ? —, de communauté qui sera interrogée durant le séminaire, par Thomas Cepitelli qui, analysant les « rôles de l'homosexuel masculin au théâtre, à la fois dans les spectacles mis en scène et dans les textes dramatiques », travaillera sur les liens qu'entretiennent les écritures théâtrales de l'intime chez Guibert, Lagarce ou Copi avec l'Histoire « de ce qu'il est convenu de nommer la communauté homosexuelle ». Notons une dernière fois au passage à quel point les questions qui nous réunissent traversent les genres, les propositions de communications que j'ai reçues le confirment amplement.

Passer de l'individuel à l'intime et du collectif au politique, c'est interroger la part et la place des femmes dans les partages que nous allons explorer. La distinction du féminin et du masculin s'enracine — on le sait depuis la publication de l'*Histoire de la vie privée*, par Ph. Ariès et G. Duby¹⁷ —, dans celles du public et du privé, du dedans et du dehors. Il faut des chambres et du secret pour qu'y soient non pas vouées mais bel et bien assignées les femmes. Assignation à l'intime et du même coup au silence sur la chose publique ? La question sera posée au moins deux fois, pour le début du XIX^e siècle et pour le second XX^e siècle. Au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, l'œuvre de Germaine de Staël témoigne d'une « lacune paradoxale », selon le mot de Stéphanie Genand si on la compare aux « Mémoires », qui bénéficient « d'une importante recrudescence au tournant du siècle — c'est à cette époque que Mme Rolland et Mme de Genlis [...] livrent leur témoignage sur le bouleversement de 1789 [...] Cette lacune, paradoxale, frappe d'autant plus qu'elle affecte une œuvre indissociable de la tourmente de l'histoire : de la Terreur au sacre de Bonaparte, dont Germaine de Staël devient à son corps défendant l'opposante majuscule, sa trajectoire et ses publications épousent les soubresauts de l'entre-deux siècles. » Ce n'est pas d'un « refus pudique de parler de soi devant la violence de l'histoire » qu'il s'agit comme le montrera Stéphanie Genand qui posera du même coup la question, essentielle pour nous, de « la féminité du témoin

¹⁷ Cf *Histoire de la vie privée*, Philippe Ariès et Georges Duby dir, 5 tomes, Seuil. Point seuil 99.

convoqué : sa marginalité politique, voire son statut de « mineur juridique » entériné par la Révolution, lui permettent-ils d'incarner légitimement les grands événements de l'histoire ? La fille de Necker ne doit-elle pas, pour « considérer » son temps, substituer à sa propre personne celle de son père ? »

La question rejaillit au XX^e siècle, dans l'histoire de Julia Conesa, jeune femme de 19 ans, exécutée par les franquistes le 5 août 1939. En écrivant son histoire dans *La voz dormida (La voix endormie)*, Dulce Chacón (1954-2003), veut, écrit Belen Hernandez Marzal, « donner la parole aux femmes, notamment [aux] femmes républicaines, principales victimes de la guerre. Doublement vaincues, par la défaite en soi, parce qu'elles ont perdu tous les droits gagnés avec la république (droit au vote, droit au travail, égal salaire que les hommes...), [et qu']elles sont les grandes oubliées de l'Histoire ».

A l'issue de ces premières réflexions, comment définir l'intime et son rapport à l'Histoire ? L'intime se lit dans le rêve, le corps et, à ne pas jouer sur les mots, dans le corps de la langue.

Commençons par le rêve : est-il vraiment l'apanage de l'intime ? L'identification du rêve comme un espace du dedans, à l'abri du dehors, ne va de soi, ni à l'aube de notre période ni en sa fin. C'est ce que montreront, à l'aube de notre période, l'intervention de Marc Hersant et celle de Carine Trevisan pour le XX^e siècle. La communication de Marc Hersant s'intitule « L'histoire et les rêves, intimités déchirées dans les Mémoires d'Ancien Régime (XVI^e-XVIII^e siècles) » et voici comment il décrit son corpus : « les *Commentaires* de Monluc, qui pourraient être un monotone récit des exploits guerriers de leur auteur, expert en boucheries héroïques, révèlent [...] toute leur profondeur émotionnelle dans deux saisissants récits de rêve hantés par l'image obsédante et déchirante du roi. Les *Mémoires* de Brienne se construisent comme un rêve, l'auteur fou fabricant son « moi » au sens moderne à partir des éclats des textes d'autrui et de récits historiques. Les *Mémoires* de Mme De Staal-Delaunay tentent de promouvoir le récit d'une existence intérieure sur les ruines d'un récit historique possible rejeté avec ironie. Et les *Mémoires* de Saint-Simon décrivent comme des expériences mystiques ou érotiques les « extases » apparemment purement hiérarchiques de leur auteur. »

Carine Trévisan nous parlera de l'essai de Charlotte Beradt, *Rêver sous le troisième Reich*. « L'auteur, qui a recueilli des récits de rêves faits en Allemagne entre 1933 et 1939, montre combien le sommeil lui-même n'est plus un enclos de l'intime, un abri contre l'entreprise totalitaire. Le rêveur intègre dans son rêve les menaces perçues confusément à l'état de veille. A titre d'exemple, ce récit d'une femme de ménage : « Je rêve qu'en rêve je parle russe [...] pour que [...] personne ne me comprenne si je disais quelque chose à propos de l'Etat parce que c'est interdit et que cela doit être dénoncé ». Les rêves témoignent d'une progressive destruction de la subjectivité. Ils contredisent la déclaration d'un dirigeant de l'organisation du Reich : « La seule personne en Allemagne qui a encore une vie privée est celle qui dort ».

Le nazisme facture les rêves, mais aussi les corps et la langue. L'analyse de Carine Trévisan s'appuiera sur quelques extraits du *Journal* que V. Klemperer a tenu clandestinement sous le Troisième Reich, et « qui dit lui aussi, combien la vie intérieure des individus, la plus secrète, est bouleversée par le totalitarisme ». En 1947, V. Klemperer en tire un livre, *LTI, Lingua Tertii Imperii, la langue du IIIe Reich*, avec lequel dialogue l'œuvre de G-A Goldschmidt dont nous parlera Claude Burgelin tout à l'heure. « L'articulation de l'intime et du politique, peu d'écrivains ont su autant la faire craquer, grincer, en explorer les influx nerveux, les souffrances ou les jaillissements d'énergie que Georges-Arthur Goldschmidt. Né en Allemagne en 1928, considéré comme juif, il quitte à jamais ses parents en 1938. Réfugié en France, en Haute-Savoie, pendant la guerre, il va, adolescent, interne dans un pensionnat, faire des expériences poussées de l'humiliation, de l'angoisse, de la honte, mais aussi des ressources de l'autoérotisme qui le marqueront à jamais. Ce sont désormais ces domaines qui échappent à la verbalisation, ces découvertes du sentiment de l'existence hors des mots que cet enfant de l'exil va gratter et creuser – au moyen d'une réflexion sur soi et d'une reprise sans cesse reformulée de son histoire (autofictions, mémoires) comme par le questionnement de divers auteurs lus comme des quasi doubles (Molière, Rousseau, K.-P. Moritz, Kafka). Son destin sera aussi celui d'un passeur entre les langues, auteur d'une méditation passionnante sur le pouvoir des mots (notamment chez Freud) et sur les désastres qu'a provoqués le troisième Reich sur la langue et la pensée allemande. »

C'est tout autrement que l'on retrouvera la question de la langue dans la communication que Laurent Demanze consacrera aux *Années* d'Annie Ernaux. Elle y

« élabore une autobiographie impersonnelle, brossant le parcours d'une génération à travers le XXe siècle. Délaissant le souci de dire sa vie, pour tenter d'écrire la vie, elle est attentive aux infléchissements de la société, aux métamorphoses des représentations, au devenir de la langue. Car dans ce récit, qui dit le frottement de l'intime et du collectif à la manière de ce que Perec avait pu entreprendre autrefois, elle se fait sismographe du langage, épinglant les parlures sociales, les néologismes et les mots tombés en désuétude pour saisir un état de la société à partir de son lexique. Ce faisant, le récit mobilise la figure du dictionnaire, pour en faire un emblème du livre, mais un dictionnaire palimpseste qui s'efface à mesure, et un dictionnaire singulier qui n'est qu'une perspective sur l'ensemble des mots de la tribu ».

La dimension historique de la langue est évidemment un truisme. Son implication dans l'histoire politique aussi. Voici par exemple ce qu'écrivait Mme de Genlis scandalisée par la langue révolutionnaire qu'elle découvre à son retour d'émigration, en 1800 :

Voici encore des phrases du langage révolutionnaire, qui ne me déplurent pas moins : *aborder la question, en dernière analyse, traverser la vie*. On ne traverse un chemin que dans sa largeur, car y marcher dans son longueur, c'est le suivre. Ainsi, traverser est toujours faire un petit trajet : quand on vit à l'âge d'homme, on n'a point *traversé la vie*, on l'a parcourue, l'expression était donc impropre ; on ne pourrait dire que d'un enfant mort au berceau, qu'il a *traversé la vie*.¹⁸

Mais *Les Années* d'Annie Ernaux permettent d'esquisser une autre manière d'envisager la langue, à la croisée des deux histoires, une langue « égogénérationnelle » pour reprendre le vilain néologisme que j'utilisais tout à l'heure en évoquant *Je me souviens* de Perec.

Reste peut-être à s'interroger sur l'Histoire majuscule. Georges Sand définit, en 1844, les liens possibles entre la vie individuelle et ce qu'elle nomme la « vie générale »

Il est des époques historiques où la vie individuelle semble s'effacer dans la préoccupation de la vie générale, mais, si on y regarde de plus près, on voit que, tout au contraire, les

¹⁸ Mme de Genlis, *Mémoires inédits de Madame de Genlis, sur le XVIIIe siècle et la Révolution française*, Paris, Ladvocat, 1825, 8 vol, vol V, p. 95-96. Cité par DZ, *Ecrire son temps*, p. 117.

préoccupations personnelles prennent une importance d'autant plus grande, avec les époques de trouble et d'incertitude, que l'on est surexcité par la vie générale. Ne sont-ce pas des époques fécondes en rêves, en projets, en situations romanesques, en accès d'enthousiasme, de doute et d'effroi ?¹⁹

Peu importe la différence de vocabulaire. Ce qui est intéressant, me semble-t-il, dans cette remarque de Georges Sand, c'est l'idée même de fécondité d'une époque. Les œuvres que nous allons étudier en témoignent toutes d'une manière ou d'une autre. L'idée d'une fécondité « en rêves, en projets, en situations romanesques, en accès d'enthousiasme, de doute et d'effroi » me semble particulièrement riche pour qui ne veut pas raisonner à l'intérieur de cadres pré-établis. C'est de cette fécondité que se saisit (ou se saisirait) la littérature, sous toutes ses formes, y compris les moins abouties, les moins figées dans un livre publié.

A ces dernières appartient l'œuvre non publiée de Joseph Joubert (1754-1824) qui fut l'ami de Chateaubriand et qui n'a publié de son vivant que quelques articles. Ses *Carnets* et sa correspondance ne furent découverts et en partie publiés qu'après sa mort. Sabrina Giai-Duganera, qui nous a déjà donné une idée de cette œuvre méconnue lors du colloque organisé par Gilles Bonnet, envisagera la rupture forte que marque 1793 dans la vie de « celui qui a connu l'Ancien Régime, la Révolution, l'Empire et la Restauration jusqu'à Louis XVIII. [...] Avant cette date, le noteur adhère à son temps et entend faire coïncider histoire personnelle et Histoire collective. A partir de la Terreur, s'instaure progressivement entre Joubert et son siècle, une fissure (plus qu'une fracture [...]), une progressive dissociation, jusqu'à l'antinomie, de l'intime et du politique ». Joubert invente un mot, voire un concept, « l'invidance », pour nommer cette « intimité particulière », toute de résistance. « Evidance intérieure qui ressortit à la sensibilité aussi bien qu'à l'âme, l'« invidance » s'oppose aux valeurs collectives claironnantes du contemporain et à l'apanage des moyens de connaissance mis à l'honneur au XVIII^e siècle, à savoir la Raison, l'esprit d'analyse et de déduction logique. » L'écriture de Joubert transforme les « événements extérieurs en matière d'exercice de l'âme. Refusant « l'Histoire monumentale », pour reprendre les catégories de Nietzsche, il l'épure et la marginalise en Histoire anecdotique. Il opère donc une réécriture de l'Histoire par le filtre d'une conscience euphémisante, personnelle, qui

¹⁹ Sand, préface de 1844 pour *Le Diable aux champs*, in *Le Moi, l'histoire. 1789-1848*, textes réunis par Damien Zanone, avec la collaboration de Chantal Massel, Ellug, 2005, p. 7.

cherche à mettre les événements comme en sourdine. La pensée, en ce qu'elle est pour Joubert le lieu de l'intime, étouffe le fracas du collectif. En effet, ce n'est pas tant l'Histoire que Joubert tient à distance (celle-ci au contraire devient peu à peu matière à récit et donc à réflexion morale) mais le nouveau régime d'historicité. »

Inversement c'est la fracture de l'Histoire que donne à lire l'œuvre de Chateaubriand que nous présentera Florent Brechet : « C'est surtout la Révolution française qui, en plus de représenter une fracture sur le plan historique entre deux époques, représente une fracture intime pour Chateaubriand [...] Les conséquences de cette fracture intime se font sentir dans toute son œuvre, tant dans son esthétique que dans sa vision du monde et sa pensée politique. » Chateaubriand, à l'inverse encore de Joubert, « se voit comme le survivant des temps passés, le dernier à écrire. »

On pourrait peut-être esquisser un même partage, au XX^e siècle, entre Char poète d'une part, résistant de l'autre et l'Aragon de la Poésie de la Résistance. Mais vous l'aurez compris, ce que j'ai voulu faire entendre dans les formulations que j'ai choisies, c'est la barre, le battement ou encore la tension, les manières dont les littératures s'écrivent dans/contre/avec l'Histoire. Les littératures et le cinéma ... par lequel je vais terminer en présentant l'intervention de Jean-Pierre Esquenazi : il nous parlera du film que Visconti tira en 1943 d'un roman de James Cain, *Double Indemnity*, paru en 1935, et qui fit « scandale aux Etats-Unis en présentant une Amérique sombre, mesquine, criminelle ». *Ossessione*, le film de Visconti qui semble « insensible à l'histoire [...] se déroulant dans une campagne Italie insensible à la guerre, conduit les amants à la mort, à la compromission et à la trahison, dans un style annonciateur du néo-réalisme. James Cain nous invitait à regarder l'intimité (le rapport intime) prisonnière d'une vie sociale régie par l'économie politique capitaliste. *Ossessione* lui est profondément fidèle: "l'objectivisme" du film traduit la volonté d'exemplification des auteurs, L. Visconti, G. De Sanctis et quelques autres parmi lesquels Alberto Moravia : la déliquescence italienne y apparaît inscrite au plus profond des individus. »

Dans les périodes où littérature et cinéma récusent l'Histoire, ils s'écrivent contre elle, tout contre. En reprenant ce mot célèbre de Sacha Guitry, je pense au Nouveau Roman pour l'essentiel publié chez Jérôme Lindon, l'éditeur militant contre la guerre et la torture en Algérie.

